
D'or, de diamants et d'autres riches choses...

*Les habillements de Jacques Cartier
dans l'histoire du Québec*

Jacques Mathieu, professeur
*Département d'histoire
Université Laval*

Dans l'incessant aller-retour entre le passé et le présent, l'approche historique occupe une position privilégiée. Elle est l'une des très rares démarches à pouvoir se réintroduire de façon autocritique dans son processus scientifique. À partir d'un regard sur les variations et les transformations dans l'étude d'un sujet, l'historien peut mieux connaître son objet, interroger ses propres fondements idéologiques et comprendre ses enracinements culturels. Sa pratique professionnelle l'incite à reconnaître et définir ses démarcations autant que ses redevances. Elle favorise sa mise en situation individuelle et comme membre d'une collectivité scientifique dans un groupe et dans une continuité, continuité traversée de réorientations parfois brutales. Celle-ci conduit à mieux baliser les contours de son questionnement, à se situer dans les tendances actuelles de la recherche et à évaluer son rôle dans la société. En somme, par ce retour sur la démarche et la production scientifiques, l'historien peut, jusqu'à un certain point, prendre conscience de ses choix, dégager les pertinences de sa production, préciser le sens de ses recherches et de ce qu'il souhaite apporter à la science, à la culture et à la société.

Dans la présentation de cet ouvrage, Gérard Bouchard et Serge Courville nous convient à poursuivre cette réflexion sur les dynamismes et les directions de la recherche, ainsi que sur les sens d'une pratique professionnelle, ses composantes, ses fonctions et ses finalités

et leurs rapports à la société. Ils nous incitent à préciser les clés de compréhension de la société québécoise et de ses fondements identitaires. Je retiens, pour ma part, qu'à côté des particularités spatiales ou sociales, l'historien, dans sa lecture d'un événement, d'un récit, d'une objet, d'une trace, d'un paysage, recherche une signification en fonction des préoccupations du présent et à partir de sa position dans la science et face à la science.

J'ai choisi de m'attacher aux représentations de Jacques Cartier et de ses récits de voyages dans l'histoire du Québec pour tenter d'isoler quelques paramètres de cette production scientifique et de ses significations dans l'identité québécoise. L'intention principale n'est pas de faire une revue de littérature sur la question. Jacques Cartier et ses récits de voyages me servent comme témoin et prétexte, comme lieu de référence pour reconnaître, à travers les différentes façons dont on les a évoquées, les grandes tendances et les charnières dans la production de sens en histoire au Québec. En d'autres mots, mon objectif est de vérifier ce qu'on a retenu des récits de voyages de Cartier et ce qu'on en a fait, ainsi que de tenter de comprendre pourquoi. Au-delà des faits rapportés, par l'examen des relectures successives et différentes auxquelles on a procédé d'hier à aujourd'hui, je veux tenter de comprendre les enjeux qui ont suscité le rappel de ces faits et récits et leurs rapports aux valeurs et aux appartenances voulues ou collectivement partagées. Voilà qui me semble correspondre aux intentions des responsables de ce collectif.

Gérard Bouchard propose comme clé pour comprendre l'évolution de la société et de la culture québécoises les rapports antinomiques entre l'élite et le peuple, entre les bonnes élites et le méchant peuple, comme il l'a écrit, sans malice, mais non sans humour. Prenant le prétexte de la nature des récits de Jacques Cartier, mon propos porte un peu plus loin, vers des horizons infinis et des temps quasi immémoriaux pourrait-on dire. Il jette un regard sur le rapport de la société québécoise à un événement jugé important de son passé. Il avance l'idée d'une histoire-civilisation comme tendance qui fait suite et s'ajoute à l'histoire événementielle, puis à l'histoire sociale. Par là, il tente d'esquisser le sens de la référence au passé, c'est-à-dire du rapport des sociétés à leur passé, autant que du rôle du passé comme fondement de l'identité.

Jacques Cartier a accompli trois voyages. Mon propos s'arrête également dans une première et rapide partie à trois temps de regard : celui de l'histoire nationaliste, celui de l'histoire sociale et celui de ce que l'on pourrait appeler l'histoire-civilisation. Dans une deuxième partie, je propose un bilan succinct de ces pérégrinations, pour vérifier comment les préoccupations des collectivités et des individus interviennent dans la relation qu'ils établissent, dans le présent, entre leur passé et leur avenir. Enfin, à partir de quelques exemples, je mets de l'avant l'idée des mémoires ou des représentations collectives comme autre clef de compréhension de la société et de la culture québécoises.

L'HOMME EN SON TEMPS

Jacques Cartier serait absolument dépaysé à notre époque, d'autant plus en fait qu'il ne se reconnaîtrait même pas dans les portraits et monuments qui le représentent. Et il faut noter en corollaire que nous ne le reconnâtrions pas non plus. Cartier aurait peut-être également du mal avec les études, les images et les perceptions tirées de ses récits. Mais il retrouverait quelques ressemblances. Voyons donc les divers habits dont on a revêtu Cartier pour connaître le personnage qu'il a joué aux divers temps de notre histoire.

Le récit que Jacques Cartier pourrait faire de notre monde et de notre temps pourrait commencer par le même préambule que celui qui coiffe son récit des années 1500 et quelques :

Si d'aucuns voulaient dire le contraire de ce que ci-dessous, en alléguant le dire des sages philosophes du temps passé [...], je dirai pour ma réplique que [...] les simples mariniers de présent [...] ont connu le contraire d'icelle opinion desdits philosophes par vraie expérience (Bideaux, 1986: 126)¹.

1. La langue des citations de Jacques Cartier tirées de l'édition critique de Bideaux a été modernisée.

À moins que, préférant reprendre la formule plus incisive de Verrazano, il déclare :

L'opinion universellement admise par les Anciens [était] que notre Océan occidental ne faisait qu'un avec l'Océan oriental des Indes, sans aucun continent interposé. Aristote [l'admettait] mais son opinion est rejetée par les modernes et apparaît fautive à l'expérience. Un autre monde distinct de celui qu'ils ont connu apparaît avec évidence (Trudel, 1963 : 49).

Comme dans toute entreprise innovatrice, le responsable, guidé par son impétuosité, accentue les écarts et les ruptures. En fait, dans le temps long, les coupures s'estompent un peu, laissent entrevoir des ponts et des continuités.

De fait, le simple marinier ne pouvait se déguiser impunément en philosophe ; il demeura longtemps inconnu.

UN SIMPLE MARINIER

Les prétentions de Cartier à repenser le monde n'ont pas connu grands succès d'audience. Même ses relations originales ont été perdues, n'ont pas été diffusées. Un seul de ses récits, le deuxième, fut publié de son vivant, mais dix années après l'événement qu'il relate. Impression d'une rare médiocrité, peu répandue et vite oubliée, selon Michel Bideaux (1986).

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, Jacques Cartier réside aux confins de la mémoire collective, dans un oubli quasi total. Dans le tome I de sa monumentale histoire de la Nouvelle-France en 1744, le père François-Xavier de Charlevoix résume en 10 pages les voyages de Cartier, tandis qu'il en consacre 83 aux tentatives d'établissements en Floride et en Caroline. Sur ces 10 pages d'ailleurs, les deux qui relatent le troisième voyage de Cartier reposent sur une information tout à fait erronée. Pour le reste, outre un résumé descriptif des voyages et une insistance sur la dimension religieuse, Charlevoix introduit des fabulations qui, sauf pour la bête fauve à deux pieds, sont de son propre temps, soit le peuple tout noir et les pygmées du Nord. C'est à Cabot, à Corte Real ou à Verrazani – comme il le nomme – que Charlevoix

aurait plutôt reconnu le titre de découvreur, puisque dans son histoire il leur fait une place avant Cartier.

LE DÉCOUVREUR

Au premier tiers du XIX^e siècle, l'on redécouvre Jacques Cartier. À l'occasion du 300^e anniversaire de sa remontée du Saint-Laurent et de son installation à Québec, « plusieurs citoyens considèrent que la mémoire d'un événement aussi intéressant devrait être l'objet d'un monument durable pour en transmettre le souvenir à la postérité » (*Le Canadien*, 14 septembre 1835). On convoque alors une assemblée publique que préside le maire de la ville, on forme un comité et on organise une grande collecte de fonds. La Société littéraire et historique de Québec s'active. En 1843, elle réédite la relation des voyages de Jacques Quartier (*sic*). Elle récupère dans la rivière Saint-Charles les restes d'un navire qui serait celui que l'explorateur avait abandonné lors de son deuxième voyage. Puis on trouve en France une peinture qui serait une copie d'une toile ancienne. On en fait faire une nouvelle copie que l'on envoie à Québec en 1847. Théophile Hamel en tire une autre copie et une lithographie. Les succès sont fulgurants; les représentations et les médiations de l'événement se multiplient. Le nom de Jacques Cartier devient un toponyme recherché; son aventure, un sujet littéraire; son portrait, un timbre-poste; son physique, une statue; la place Trafalgar à Montréal, célébrant une victoire britannique, est rebaptisée « place Jacques-Cartier ». Toutes ces représentations ornent encore notre paysage, nos manuels d'histoire, notre mémoire collective. Ce n'est que plus tard, une fois la gloire du découvreur bien assise et propagée, que l'on retrouve des exemplaires du manuscrit original de ses récits de voyages: en 1863 au British Museum, puis en 1927 à la bibliothèque mazarine à Paris. Malgré quelques rééditions, ces récits ne sont pas l'objet d'études et d'analyses en profondeur.

Les éléments les plus importants à retenir, me semble-t-il, de cette redécouverte de Jacques Cartier au XIX^e siècle proviennent du contexte et résident dans les significations symboliques qu'on en tira. À cette époque, l'ancienne colonie française est sous domination britannique depuis trois quarts de siècle. Le conquérant achève la

construction d'une citadelle sur les hauteurs de Québec. Il dicte sa loi. Surtout – on aurait peine à le croire aujourd'hui – les villes de Québec et de Montréal sont devenues à majorité britannique. Les nationalistes éveillés subissent de cuisantes défaites en 1837-1838, puis l'humiliation du rapport Durham. Il fallait relever le défi du «peuple sans histoire».

Cartier sera dès lors célébré comme le découvreur du Canada, celui qui a amené et fait flotter les couleurs de la France en Amérique. On peut voir en lui «le premier des grands coloniaux français, le premier qui ait porté dans sa tête le destin de ce grand pays»; «par son grand caractère, ses traits énergiques, son œil inspiré, il réalisait bien l'idéal» recherché. L'homme devient le premier héros du peuple; son aventure, une expression de courage; le tout, l'œuvre de la France catholique. Lionel Groulx (1966) décrit ainsi le premier visage que cette France du XVI^e siècle – c'est-à-dire d'avant la Révolution française – donne au Nouveau Monde: sous la croix qu'ils viennent de planter et portant l'inscription «Vive le Roy de France», un groupe de marins bretons agenouillés, dans le geste de l'adoration, et avec eux, au centre, leur capitaine. L'image de l'œuvre s'inscrit dans la durée:

En missionnaire, Jacques Cartier était venu chez-nous; en missionnaires, d'innombrables Canadiens français quittent maintenant ce pays pour aller porter à d'autres continents cette croix que le grand découvreur nous apportait il y a quatre siècles. Ils vont répandre au loin la même doctrine, les mêmes croyances; ils remettent à d'autres les mêmes bienfaits qu'ils ont reçus. Au Japon, en Chine, en Afrique, dans l'Amérique méridionale, les cohortes des apôtres envahissent les pays des infidèles et sèment la parole de Dieu (Lemieux, 1934: 164).

Cartier et ses découvertes ne sont plus seulement des faits, ils deviennent des symboles. Cela sert magnifiquement bien le dessein d'une nation qui se sent menacée dans sa survie et qui est en quête de ses racines françaises et religieuses pour mieux affirmer son appartenance et ses aspirations.

Il me semble ici que les élites ont écrit ce que «le peuple» voulait lire et entendre. En effet, pour «faire un héros», il faut trois éléments indispensables et indissociables: une action d'éclat, une

connaissance vérifiée des faits – ce qu'apporte l'historien – et un attachement populaire, que l'historien aurait bien du mal à forcer.

LE HÉROS MÉCONNU

Avec l'apogée de l'histoire sociale, au tournant des années 1960, le héros perd tout son lustre. Certes, quelques-uns prennent encore la peine de lui contester un peu son titre de découvreur, mais en fait il succombe à une indifférence quasi généralisée. L'intérêt pour le collectif, la durée, les structures et l'attention aux permanences détournent de l'accidentel, de l'unique et de l'exceptionnel. L'époque des sciences fonctionnelles a préféré l'étude des pêcheurs à celle de Cartier.

Le contexte socioculturel qui pourrait expliquer ce désintérêt est difficile à cerner. Le rôle de la Révolution tranquille, du réveil national, des changements culturels, de l'action un peu bravache paraît ambigu. D'un côté, la nation, en marche, regarde vers l'avant. Elle n'a pas plus besoin de son mythe fondateur que de l'histoire dans les écoles. Elle ira jusqu'à errer sur l'année de la commémoration de l'événement. D'un autre côté, la recherche historique attire de plus en plus d'adeptes dans les universités.

LA REDÉCOUVERTE DE JACQUES CARTIER ET DE SES RÉCITS

Au tournant des années 1980, ce sont des chercheurs en périphérie du noyau dur de l'histoire qui redécouvriront Jacques Cartier. Humanistes, littéraires, historiens de l'art et géographes s'intéressent au personnage, mais, cette fois, sous une autre facette et en prêtant plus d'attention à ses récits. On recense les toponymes qu'il a créés. On analyse sa vision des monstres, sa description de la faune et de la flore laurentiennes et sa représentation des Amérindiens. On examine son vocabulaire et ses métaphores littéraires. On suscite un débat sur l'identité de l'auteur de ces récits de voyages qui, à l'évidence, ne sont pas de la même main, le second étant plus érudit et plus littéraire. On y relève une quantité de mots vieillis appartenant à la langue populaire ou technique. Même si l'on perçoit Cartier comme un

homme du Moyen Âge plutôt que de la Renaissance, un représentant de la fin d'une époque obscure plutôt que du début d'une ère nouvelle, la richesse de ses récits est reconnue.

L'inventaire de Cartier paraît avoir été exhaustif: près de 90 toponymes, 115 néologismes, plus de 100 métaphores, un lexique franco-indien d'au-delà de 300 mots, une vingtaine d'espèces d'arbres, près de 50 espèces de mammifères, d'oiseaux et de poissons (Bideaux, 1986).

Encore aujourd'hui, peu de gens pourraient distinguer et identifier la variété des espèces qu'il énumère. Quant aux arbres: chêne, noyer, orme, pin, cèdre, pruche, frêne, bouleau, saule, etc., et les plants sauvages de fraises, framboises, groseilles, cenelles, raisins sauvages, prunes, noisettes, coudres. Quant à la faune, l'éventail des noms n'est pas moins riche. Chez les mammifères: ours, morses, renards, baleines, phoques gris, bélugas ou marsouins blancs, rats musqués, loutres, castors, martres, chats sauvages, cerfs, lièvres, écu-reuils, chevaux de mer, adhotuys. Chez les oiseaux: grands pingouins, fous de Bassan, marmettes et godes, macareux arctiques, grues, cygnes, oies, alouettes, ramiers, linottes, tarins, serins, chardonnerets, rossignols, outardes, canes, perdrix, merles, mauvis. Et j'en passe.

Il y a de quoi être absolument fasciné par l'étendue des connaissances qui transparaissent de ces récits. On dirait qu'elles ont été réunies par une véritable équipe pluridisciplinaire, fruit d'une expédition que l'on pourrait qualifier d'ethnographique avant la lettre. Cartier signale d'ailleurs à une occasion qu'il a assemblé tous les capitaines, pilotes, maîtres et compagnons pour avoir leur opinion et avis sur ce qu'il était bon de faire. La richesse de telles nomenclatures ne doit cependant pas retenir toute l'attention, car Cartier ne se confine pas à la description.

CARTIER ET LES FAITS DE CIVILISATION

La précision et la qualité des observations de Cartier traduisent d'autres grandes préoccupations qui reflètent des sensibilités que l'on aurait pu croire propres à notre temps. Il y a lieu d'y jeter un second

regard, de donner un autre coup de sonde. Je signalerai seulement quelques exemples où Cartier prend soin de resituer l'éventail des gestes de l'humain dans le temps et l'environnement.

Le souci que Cartier apporte à relever le tracé de la route parcourue illustre bien comment, par le biais de la découverte, la relation est proche entre l'histoire et la navigation, l'une et l'autre étant à la fois science et art. Le marin qui se guide sur son intuition et son expérience des marées, des courants et des fonds marins prend soin de fournir l'information sur les distances, repères, directions, dimensions, nature et profondeur des havres naturels. Et chaque page est marquée au coin de la volonté et du goût de la découverte. Que de fois le récit mentionne que l'expédition s'est arrêtée ou a détourné sa route parce que le capitaine voulait « aller voir de plus près ». C'est face à des espèces inconnues que Cartier a recours à la métaphore pour mieux faire voir et faire comprendre. Quand il découvre une nouvelle espèce de poissons, il précise qu'ils sont gros comme des marsouins, sans nageoires, que la tête et le corps ressemblent à ceux d'un lévrier et qu'ils sont blancs comme neige, sans aucune tache. Il ajoute, au dire des Indiens, que les gens du pays les nomment « adhotuys », qu'ils sont fort bons à manger et qu'il ne s'en trouve qu'à cet endroit dans le fleuve, c'est-à-dire qu'ils vivent entre la mer et l'eau douce. Voilà une observation qui s'apparente à une démarche d'environnementaliste.

Cartier sait également user de symboles pour mieux convaincre. Le Royaume du Saguenay n'apparaît pas moins charmeur en ces temps qu'aujourd'hui. On peut aisément imaginer que la passion du roi de France a pu être attisée par cet objet de convoitise, dans le contexte de concurrence que les puissances européennes se livrent dans le Nouveau Monde. On laisse entrevoir non seulement des terres immenses, mais la possibilité de s'allier à un royaume. Et encore, qu'en est-il du haut de ce mont Royal, où le parcours du regard rejoint un horizon infini qui annonce la voie des richesses de Cathay?

Les observations que Cartier fait de l'humain dépassent également le mode purement descriptif. Son investigation aussi étendue que minutieuse s'attache aux gestes et aux comportements. Il s'intéresse aux parures et aux soins du corps, aux modes d'habiter, de se

vêtir et de se chauffer, de s'approvisionner et de manger, en notant qu'ils varient selon les saisons, à la façon dont les Amérindiens rangent le blé, font le pain, pêchent et sèchent le poisson, ainsi qu'aux moyens de circuler, sur l'eau comme sur terre, hiver comme été. Il note la répartition des tâches entre les hommes et les femmes selon les différentes activités. Il relate le vécu des jeunes filles et celui des veuves, la réunion des conseils. Il signale, à propos des Indiens qu'il rencontre à Blanc-Sablon, qu'ils viennent de terres plus chaudes, ne se déplaçant que pour les produits et la saison de la pêche. Il montre en somme comment l'humain a investi le territoire et façonné le paysage. Il procède même à une autopsie qui révèle encore d'étonnantes connaissances pour l'époque: «il avait le cœur tout blanc et flétri, environné d'un pot d'eau rousse comme datte, le foie beau mais le poumon tout noirci et mortifié, le sang retiré au-dessus du cœur [...] noir et infect, [...] la rate par devers l'échine un peu entamée, [...] la cuisse fut trouvée toute noire par dehors mais la chair belle à l'intérieur» (Bideaux, 1986: 170).

Plusieurs épisodes des récits de Cartier relatent ses relations avec les Amérindiens. On se rappelle la ruse dont il usa afin de se procurer un médicament miracle pour guérir du scorbut. Il prit soin de répondre aux remontrances du grand chef qui lui reprochait d'avoir planté une croix. Il reconnut la mise en scène destinée à le détourner de son projet de se rendre à Hochelaga. Il lui arriva même de procéder à des expérimentations qui allaient connaître de grands succès dans les siècles qui suivirent:

Ils ont une herbe, de laquelle ils font grand amas durant l'été pour l'hiver, et qu'ils estiment fort, et en usent seulement les hommes, de la façon qui suit. Ils la font sécher au soleil et la portent à leur cou, dans une petite peau de bête, en guise de sac, avec un cornet de pierre ou de bois, et la mettent en l'un des bouts dudit cornet; puis ils mettent un charbon de feu dessus, et sucent par l'autre bout, tant qu'ils s'emplissent le corps de fumée, tellement qu'elle leur sort par la bouche et par les narines, comme par un tuyau de cheminée. Et ils disent que cela les tient sains et chaudement; et ils ne vont jamais sans avoir lesdites choses. Nous avons expérimenté ladite fumée. Après avoir mis celle-ci dans notre bouche, il semble y avoir mis de la poudre de poivre, tant elle est chaude (Bideaux, 1986: 161).

En quelques lignes, Cartier apporte plus de 25 précisions sur un geste et ses significations. En somme, même s'il lui arrive de porter un jugement un peu rapide sur certaines manifestations, le découvreur, grâce à un sens aigu de l'observation, a généralement bien saisi les éléments de cette civilisation.

À la fin des années 1980, Jacques Cartier est remobilisé pour parer aux situations difficiles liées à l'environnement et aux relations avec les Amérindiens. Projetées au cœur des actualités, ces sources de tension entraînent à leur suite les sensibilités populaires et finissent par déclencher l'intervention des gouvernements. Les médias font leur manchette de l'aventure de trois baleines prisonnières des glaces dans le Grand Nord, puis du blocus routier par les Mohawks près de Montréal. Dans le même temps, la ville de Québec affiche sa volonté de participer étroitement au mouvement de sauvegarde de l'environnement et de protection des espèces en voie de disparition en « adoptant » un béluga. Encore faut-il lui trouver un nom. Ce fut Napou, de « Napou, tou daman asurtat ». Ce seraient les premiers mots que les Amérindiens auraient adressés à Cartier, comme le rapporte le premier récit de son voyage au Canada. Ils veulent dire: « Ami, ton semblable t'aimera. » Encore une fois, la réactualisation du personnage de Jacques Cartier correspond aux sensibilités collectives.

*
* * *

L'examen des personnages que l'on a fait jouer à Jacques Cartier dans la production historique québécoise paraît être d'or et de diamant; mais la richesse de ces ressources va de pair avec leur complexité. L'étude du parcours des récits de Cartier relativise en le précisant le rôle du passé dans le présent, tout en inscrivant ses transformations dans la durée. Elle propose les paramètres de construction d'une histoire inscrite dans l'écheveau des réseaux d'appartenance et fondée sur un incessant aller-retour entre la vie et la culture, le soi et l'autre, l'ici et l'ailleurs, l'aujourd'hui et l'hier, mais aussi entre le chercheur et la société. Elle suggère également une relation au passé qui rejoint les sensibilités populaires, qui peut participer du vécu des individus et des collectivités, qui tend à s'approcher d'une histoire perçue comme une histoire à soi.

Gérard Bouchard propose une clé dans les rapports antinomiques entre ce qu'il appelle les bonnes élites et le méchant peuple; il voit les unes résolument tournées vers la France, et l'autre, imbu d'américanité. L'examen du destin de Jacques Cartier confirme la pertinence de cette clé, mais il révèle en même temps ses limites. Cette clé vaut surtout pour un temps historique défini et un positionnement particulier du chercheur. Tant qu'a dominé une idéologie de référence centrée sur la sauvegarde de la collectivité canadienne-française – en gros, des années 1840 à 1960 –, une certaine élite a réussi à faire valoir ses valeurs et à mettre de l'avant des représentations identitaires qui ont connu de grands succès d'audience. Mais si le *Jacques Cartier* de Lionel Groulx a fait fureur en 1934, la version améliorée de 1966, elle, a reçu bien peu d'attention. Maints exemples similaires, puisés au folklore véhiculé dans les manuels scolaires ou dans les cahiers de *La Bonne Chanson*, corroborent ces changements dans les sensibilités populaires. Le chercheur n'impose pas le choix d'un héros ou de valeurs. Dans une semblable adhésion, à la fois rationnelle et émotive, se trouvent, au premier chef, tout le rapport des sociétés à leur passé et, secondairement, le rapport même du chercheur à son passé. Pour façonner un héros, il faut certes une réalité passée, fruit d'une production savante, mais également une sanction populaire, difficile à dicter. Il suffit de penser aux modes du patrimoine ou des récits de vie pour reconnaître que le savant a plus souvent suivi que précédé ou dirigé ces engouements. À cet égard, le rapport entre le peuple et le savant se situe moins au niveau des idées mêmes des chercheurs que dans leur réception dans la société.

Cette relation précise la position du chercheur face à la science ou face à la société. Il est possible de se situer en penseur de la société. L'abbé Casgrain qui, hier, prétendait peindre « le peuple non pas tel qu'il est mais tel qu'on lui propose d'être » rejoint un Régis Debray qui définit l'intellectuel non pas comme une personne instruite, mais comme une personne qui veut changer la société. Ce sont là des positions d'idéologues qui veulent mettre à leur service l'histoire, voire le passé, sous toutes ses formes, qu'elles soient orales, écrites, visuelles, muséales, archivistiques. L'historien, à mon avis, se définit davantage dans un rôle d'observateur et de participant. Il fait partie du rang plus qu'il ne s'en démarque. La part de savant qu'il y

a dans l'élite s'accompagne généralement d'une part non moins importante de populaire, dans la vie quotidienne. Les élites québécoises n'ont pas été les dernières à se procurer les voitures, les appareils électriques ou ménagers, à subir l'influence de la presse ou de la mode américaine et à véhiculer l'image américaine de l'Amérindien. Inversement, elles paraissent s'être également éloignées de certains fondements de la culture francophone. Si la Nouvelle-France a joué un rôle de mythe fondateur de notre identité, c'est aussi parce qu'elle s'écartait résolument de la France révolutionnaire. Pour tout dire, la distance entre les élites et le peuple n'est pas une évidence absolue : le peuple est moins méchant qu'on ne le pense et les élites moins bonnes qu'elle ne se pensent.

Dans la saisie de l'identité québécoise, Gérard Bouchard nous met sur une piste intéressante. Partant des particularités d'action, il tente d'en déduire des valeurs comportementales et fait faire un pas en avant au positionnement scientifique. En évitant de s'enfermer dans des particularités figées, il touche au sens de cette identité, c'est-à-dire à ses tendances et à ses directions. L'identité québécoise peut ainsi se concevoir de façon dynamique comme un grand processus culturel en action et s'adapter aux préoccupations du présent ; d'où un Jacques Cartier en qui l'on peut voir un ethnologue et un environnementaliste.

Un regard critique sur la production savante permet de définir quelques paramètres de la construction sociale ou culturelle du passé et de ses représentations identitaires. S'il y a eu dans le temps autant de rapports à ce personnage et à ses récits que d'analyses savantes, c'est que l'évocation du passé a un sens dans et pour le présent. Différentes préoccupations ont engendré différentes manières de faire l'histoire – ou mieux, de lire les traces du passé – qui correspondent aux engagements et aux aspirations du moment d'une société ; depuis l'événementielle, à côté de la sociale, on parle de plus en plus de civilisation, moins dans le sens d'une entité globale et fixée que dans le sens de faits de civilisation scrutant le quotidien, l'espace domestique, les manières de faire, de dire et de penser. Préciser ces sensibilités, c'est chercher à découvrir ce qui préoccupait à une époque donnée, ce dans quoi une société s'engageait, là où elle plaçait ses aspirations.

On est ainsi amené à croire que le recours au passé répond aux besoins et aux attentes de la société d'un temps historique donné, en même temps qu'il se consigne et se médiatise de multiples façons. Écrits, portraits, objets, monuments, cartes, toponymes sont au cœur d'un système qui lie indissociablement le présent et le passé. Le choix des traces et la lecture que l'on en fait ne sont pas neutres; ils reposent sur une attitude des sociétés à l'égard de leur passé. Ces pratiques et ces relations peuvent même être cernées dans les organismes institutionnalisés de consignation de la mémoire. Ainsi en est-il des Archives nationales du Québec qui se sont définies et ont orienté successivement leur image, leurs objectifs et leurs interventions selon la mémoire de la nation, celle de l'État, celle des régions, puis celle des Québécois. La lecture d'un événement, d'un récit, d'une trace, d'un paysage est productrice d'une certaine intelligibilité et une réponse à certaines sensibilités qui prennent sens d'abord dans le temps et qui s'expriment ensuite soit dans l'aménagement de l'espace, soit dans la structuration sociale comme le propose Gérard Bouchard dans son article.

En ce sens, une perspective mémorielle déborde les frontières proprement québécoises. Le destin des récits de Jacques Cartier et les vêtements dont on a revêtu le personnage révèlent l'ampleur du phénomène. Bien qu'à des degrés divers et selon des rythmes différenciés, on a tout de même assisté depuis quelques décennies et dans tout le monde occidental à un déplacement généralisé des lieux de mémoires, délaissant l'Église, l'école, l'État au profit de la famille, des harmonisations sociales et de l'environnement. Et cette évolution des modes en matière culturelle, ce processus culturel en action, se reflète même dans les positions et les pratiques adoptées par et dans les institutions à vocation mémorielle. L'histoire de l'histoire montre en somme comment le passé s'offre et se pose en médiateur du présent, en révélateur des aspirations identitaires. Elle illustre également comment le chercheur (l'historien?) pense la société ou tente de traduire ce que la société pense d'elle-même.



Bibliographie

- Bideaux, Michel (1986), *Jacques Cartier. Relations*, édition critique, Montréal, PUM (coll. Bibliothèque du Nouveau Monde).
- Groulx, Lionel (1966) [1934], *La découverte du Canada: Jacques Cartier*, Montréal, Fides.
- Lemieux, Rodolphe (1934), «Le sens des fêtes du quatrième centenaire de Gaspé», dans J.-Camille Pouliot, *La grande aventure de Jacques Cartier*, Québec, s.n., p. 156-166.
- Trudel, Marcel (1963), *Histoire de la Nouvelle-France*, vol. I: *Les vaines tentatives, 1524-1603*, Montréal, Fides.